

MONTAGE BANGLADESH

Il était une fois 6 compas de kompette tout habillés de verts qui décidèrent de partir dans un pays fort lointain assorti à leur chemise.

REGARDEZ BIEN CETTE PHOTO. ET POURTANT !...

6 Kompas de kompette en route vers une galaxie lointaine...

'Et pendant ce temps là, abandonnés dans leur désespoir à des années lumières de là...'

Mais comme le petit prince, curieux de tout et cherchant à grandir à travers la découverte de l'ailleurs, nous sommes arrivés au vert Bangladesh, plat pays de rizières, de coconut trees, de jack fruit...

- Tu n'es pas d'ici, dit le Bangladesh. Que cherches-tu ?
- Je cherche autre chose, dirent les compas
- Apprivoise-moi...
- Qu'est-ce que signifie apprivoiser ?
- C'est une chose trop oubliée. Ca signifie créer des liens.

FINALEMENT, C'EST LE BANGLADESH QUI NOUS A APPRIVOISÉ.

6 mois après, nous nous devons d'écrire pour le montage.

Mais par où commencer ?

Comment écrire pour faire partager au mieux ce qu'on a vécu ?

De qui, de quoi vous parler ?

Quel visage, quel paysage, quelle situation me reste en mémoire quelque part après cet inoubliable voyage ?

Comment oublier ce mois passé au bout du bout du monde ?

Comment se dire, aussi, que toute cette merveilleuse expérience n'était pas un très long rêve ?

Certes il y a les souvenirs, les lettres et les mails échangés, les photos, même, qui nous rappellent cette autre réalité... Mais tout semble si loin, et à la fois si présent... C'est étrange cette sensation d'avoir frôlé un monde. Ce sentiment de ne pas l'avoir vécu, juste de l'avoir rêvé, ou imaginé... Ces photos, où nous avons bel et bien été, qui raisonnent maintenant plus comme des cartes postales à mes yeux que... Que quoi ?

Il reste bel et bien les chants de Taizé en moi. Le rire des Bengalis. La confiance des frères...

Il reste la sensation de grouillement de Dacca, la tranquillité des villages, les trajets en rickshaws et le goût du thé au bord du Bramaputhre... tous ces souvenirs qui semblent presque s'estomper, irréels, trop hallucinants pour les avoir vraiment vécus.

Et alors je croise cinq autres regards. Et j'y lis la même chose, la même sensation, le même trouble... me voilà rassurée. Cette aventure, je l'ai bien vécue. Et pas toute seule, non, mais avec cinq autres chemises vertes, cinq compagnons, cinq amis. Notre équipe compas.

Heureusement qu'elle est là, cette équipe !... Sans elle, j'aurais bel et bien crû à un rêve.

Un mois là-bas, préparé depuis longtemps, attendu avec impatience, un peu d'anxiété et beaucoup de motivation. Il y a des périodes dans la vie, des semaines voire des mois qui semblent parfois vides, creux. Les raconter prendrait seulement quelques minutes et basta. Ce mois-ci, c'est l'inverse. Tout ne tiendra jamais en quelques lignes parce que chaque journée, à sa manière fut riche.

Alors se mettre dans les conditions : bougies, encens, musique bengalie... et se souvenir...

L'autre jour, en week-end d'équipe, j'ai bu du thé pour la première fois depuis le Bangladesh. Tant de souvenirs qui reviennent ! L'espace d'un instant, je n'étais plus ici, mais dans ce pays qui me manque. Oh oui, on en a bu du thé chez les officiels ! Avec des « cakes » à 4 heures de l'après-midi. Jusque là, tout va bien, sauf quand on sait que les « cakes » en question sont en réalité des sortes de beignets au poulet hyper épicés !

Alors j'ai décidé de commencer comme ça, de partir de ce qui fait que le Bangladesh est présent dans ma vie : le goût du thé, une odeur, un klaxon, une musique, un film, une photo, une lettre...

Je me souviens de l'arrivée à l'aéroport, de cette pluie chaude et de ce monde derrière la grille. Je me souviens de cette première nuit au bout du monde, de ce premier réveil au Bangladesh. Je me souviens de mes premières émotions : La peur quand, dans un bus, kalèque a poussé un garçon qui insistait pour nous vendre quelque chose et qui, quand le bus est parti, a fait mine de nous taper ; Le bonheur de voir cette petite fille se planter devant nous et nous fixer avec un grand sourire, puis nous dire au revoir quand on part ; La tristesse de revoir cette même petite fille le lendemain, dormir dans la rue à côté de sa mère.

Un bouchon sur la route, des klaxons... Je ferme les yeux. Me voilà à Dacca. Etonnement des premiers jours : Il y a du monde de partout : à pied, à vélo, en rickshaw, en voiture, en camion, en car. Il n'y a pas de code de la route. Une bande surélevée sépare les deux voies de circulation, mais c'est tout. Il faut forcer pour passer. Les rickshaws se rentrent dedans, tout le monde klaxonne, les piétons traversent en courant, certains vélos prennent la voie en sens inverse... Et nous, entassés dans notre camion, on ouvre tout grand nos yeux, et on découvre. De partout, il y a des tas sur le bord de la route. Des tas de sable, de pierre, de brique, de grandes tiges de métal, de grands bambous... Et du monde, du monde, du monde.

Un univers si différent et qu'on s'est pourtant approprié si vite ! Cette ambiance me manque. J'aimerais pouvoir y retourner quelques instants, juste pour pouvoir revivre cette ambiance si particulière, et développer ces rencontres humaines.

Car si je retourne un jour au Bangladesh ce sera avant tout pour revoir ceux qui ont partagé avec nous le quotidien de ce voyage. Construire des amitiés avec les Bangladais de notre âge n'était pas forcément gagné d'avance, ne serait-ce que du fait de la barrière de la langue. Et c'est vrai que Babu et Joni, qui maîtrisaient mieux l'anglais ont tissé avec nous des liens d'autant plus solides. Mais il ne furent pas les seuls : les autres roovers, de Dacca comme ceux de Chuadanga qui vinrent avec nous dans les villages, nous ont accueilli spontanément avec enthousiasme, motivation et parfois un peu de curiosité. La surprise est venue plutôt de la vitesse de leur attachement que de la difficulté à se faire comprendre. Les Bangladais sont de grands sensibles nous avait dit un jour Joni, que l'on sait lui-même capable de démarrer au quart de tour pour s'enthousiasmer ou se mettre en boule. Outre les scouts, une multitude de visages ont parsemé le séjour : les jeunes de l'association culturelle de Chuadanga, les jeunes responsables du centre pour handicapés de Mymensingh... Certains plus marquants que

d'autres, comme Shouma, 20 ans seulement, qui m'a emmenée avec elle lors de sa tournée quotidienne pour faire de la kinésithérapie aux enfants handicapés. Les jeunes étudiants hébergés chez les frères de Taizé, les enfants des trois écoles qui nous interrogent en bangla et nous présentent leurs chansons, poésies et petites pièces de théâtre avant de faire leurs dessins, et puis bien sûr les frères, Pedro qui est reparti en Europe en même temps que nous, Guillaume et Johannes, et quelques autres rares Européens (Eleonore l'Irlandaise qui s'occupe du centre d'accueil des enfants handicapés mentaux de l'Arche, la « ladie anglaise » du centre pour handicapés proche de Dacca, la sœur française de 95 ans...).

Gérer le décalage culturel avec les Bangladais dans ces rencontres quotidiennes n'a pas été finalement trop difficile malgré quelques gaffes...

Manger avec les doigts, ceux de la main droite exclusivement, se retrouver devant de la soupe au poulet ou de la viande épicée au petit dej', finalement, on s'y fait. De même qu'on s'habitue aux regards permanents et à notre situation de curiosité ambulante qui crée parfois un véritable attroupement autour de nous. Empêcher en revanche quelques vieux réflexes et habitudes françaises de remonter à la surface est parfois moins facile... Et oui, faire la bise au Bangladesh, c'est à peu près aussi choquant que si vous embrassiez torridement votre voisin de palier lorsque vous le croisez dans la rue, même si pour le coup cette gaffe-là les a plutôt fait rire. Les débardeurs pour les filles, même par 40 degrés, n'y pensons pas, épaules et jambes couvertes impérativement. En cas d'urgence, les rovers rattrapent parfois la situation en improvisant, comme lorsque Babu présente aux enfants notre panneau des spécialités françaises en expliquant à propos du vin qu'il s'agit d'un verre de « strawberry juce » -jus de fraise... L'alcool n'est pas bien vu en pays musulman...

Au-delà des us et coutumes quotidiens, quelques discussions avec les Rovers et avec les frères font néanmoins prendre conscience du décalage culturel réel, parfois difficile à comprendre, avec nos amis Bangladais, que nous oublions la plupart du temps dans la bonne humeur générale qui règne et les blagues et délires... Un décalage qui nous semble parfois paradoxal comme lorsque Joni, qui se veut si responsable, organisé et pragmatique, nous avance des « preuves » de l'existence d'Allah assez farfelues... La religion au Bangladesh est avant tout une identité, une appartenance communautaire, et ne se pose pas comme un choix possible : débattre sur l'appartenance religieuse n'a pas vraiment de sens là-bas. Décalage encore lorsque Babu, devenu si proche de nous, nous annonce un après-midi qu'il ne pourrait pas nous accompagner parce qu'il doit faire se rencontrer un de ses amis avec une copine de sa connaissance : il pense qu'ils s'entendraient suffisamment bien pour se marier. Le mariage social est encore la règle; les jeunes essaient de « s'arranger » entre eux pour trouver un parti qui leur convienne susceptible d'être accepté par leurs familles... Ce qui peut nous sembler normal ou acquis dans nos sociétés occidentales est loin d'être une évidence ailleurs... On en rit parfois, comme lorsque les frères nous racontent qu'un couple de jeunes (taboo social avant le mariage au Bangladesh) surpris à se promener tranquillement dans un rickshaw a été forcé par deux policiers à faire 50 flexions des genoux en se tenant les oreilles en guise de punition. On reste plus inquiets lorsque l'on visite avec Frère Guillaume une école coranique comme il en existe 3000 au Bangladesh où le rythme imposé aux enfants est militaire et le bourrage de crane intensif.

Le regard sur les choses évolue lorsque l'on touche du doigt une réalité que jusque là nous ne pouvions entrevoir qu'à travers notre écran de tv et dans les journaux. Une réalité qui semble pourtant partielle, puisque l'impression de se retrouver dans un décors de cinéma est fréquente. La nouveauté, en arrivant là-bas, c'est de découvrir qu'ici aussi, il y a un quotidien. Qu'ici aussi, dans cette ville chaotique qu'est Dacca, les gens se lèvent le matin pour prendre le bus (ou le rickshaw !) et se rendre au travail, poser les enfants à l'école, aller au cinéma ... Comme les conducteurs de Rickshaw, ces tricycles servant de taxi, par exemple, qui nous sont

apparus comme des gens pauvres travaillant très dur. Mais leur fierté de pouvoir nous faire voyager au cœur de leur ville se lisait bien souvent sur leur visage. J'ai particulièrement été marqué par le sourire de certains, qui malgré l'effort et l'attention que nécessite la conduite d'un Rickshaw dans Dhaka se retournaient pour ... nous regarder et nous sourire.

S'apercevoir que si l'on s'attache à ces personnes et à ce pays, c'est que la vie est la même de partout. Malgré tout l'éloignement qu'il peut y avoir entre différentes personnes, de par la distance, la religion, l'âge, la culture, le pays..., les relations humaines restent les mêmes. On s'aperçoit qu'on a les mêmes doutes, qu'on vit les mêmes belles choses. Et c'est ça le plus beau finalement. Avant de partir au Bangladesh, j'avais peur. J'avais du mal à imaginer, et j'avais des à priori. Mais tout est tombé. Car la beauté et la méchanceté des gens est la même partout. La culture est différente, certes, mais la vie et les sentiments restent les mêmes.

L'étonnement vient du contraste entre ce que l'on retrouve de notre propre quotidien, activités, parfois même produits, cyber-cafés, le tout plongé dans un contexte complètement étranger entre les rickshaws, les saris, les films en indiens, la rue peuplée en très grande majorité d'hommes...

Jony, c'est un ami.

Je pense à lui très souvent, bien plus souvent que je ne l'aurais imaginé, en fait. Faut dire qu'il est difficile de l'oublier, avec ses dix mails par jour qui envahissent ma boîte à lettres !

Jony me manque bien souvent. Son rire, ses yeux qui brillent, sa soif d'apprendre intarissable, ... Jony, il est hallucinant. Hallucinant de paradoxes, de contradictions. Comme son pays.

Son pays qu'il aime. Un amour hallucinant. Troublant. Dérangeant, parfois... mais fascinant. Son pays est neuf, la guerre est proche, le ressentiment violent dans les cœurs. Mais quand Jony nous parle de cette P... de guerre, c'est un volcan qui débarque en son âme. Ce garçon si doux, si calme, ce garçon vibre de haine au simple mot « Pakistan » et pire, j'ai l'impression qu'il perdrait le total contrôle de lui même face à quelqu'un venant à critiquer son pays. On en a eu un aperçu, un soir, dans un resto... quand un étranger à eu le malheur de critiquer le Bangladesh... Là, on a vu le Jony se métamorphoser, sortir de ses gonds... et redevenir tout calme quelques minutes après. Ca m'a fait beaucoup réfléchir. Comprendre, presque, que le fanatisme est dans la nature humaine.

Jony, c'est un ami. Un garçon que j'admire part bien des aspects. Comment peut il faire une si grande preuve d'ouverture d'esprit (face à l'Occident, à la religion, au désir de connaître,...) et être à la fois aussi arrêté sur des idées, des bases, des terres ?

Je ne comprends pas. Jony est un paradoxe ambulante. Des pages entières ne suffiraient pas à énumérer les remarques et attitudes nous semblant aberrantes (« bien sûr qu'il y a de la justice au Bangladesh », ...) et les remarques pleines de lucidité, sa culture générale, son envie de faire bouger son pays, toutes ces qualités merveilleuses qu'il possède en foison. C'est magnifique. Ah, Jony, Jony !... Il est adorable. Avec sa bonne bouille, ses cheveux à la Haribo, ses lunettes rondes et sa petite moustache... Il est vraiment trop drôle. Sans parler de toutes les fois où il a fait les cornes aux officiels, où il a rit aux éclats avec le jeu UNO, où il trippait de voir nos garçons incapables de rester assis accroupis...

Jony, c'est Jony. C'est tout un personnage. Un personnage excessif, ultra sensible, généreux, susceptible, cultivé, attachant, paradoxal. Un personnage aux œillères ouvertes et à l'image de

son pays. Le Bangladesh, c'est Jony. Jony, c'est le Bangladesh. Je pense qu'il est la personne qui incarne le mieux son pays. De part sa beauté, ses abus, ses contradictions, ses paradoxes, sa violence, sa tendresse, Jony, c'est un dégradé de couleurs, de notes, d'oppositions. Jony, c'est Jony. C'est notre ami.

Un film sur le Pakistan, une photo de l'Inde : Me revoilà dans les campanes de Chuadanga habitée par des gens au cœur d'or. Nous allions à la rencontre des villageois et étions toujours accueilli par des sourires, moyen de communication international. Quand nous osions quelques mots en bangla, que nous leur offrions un peu de lessive ou de shaban, du savon, leur joie était telle que nous recevions beaucoup plus que ce nous leur avions offert. Je nous revois au milieu de ces Bengalis et de leurs regards avides de curiosité, au milieu de ces enfants, de ces villageois. Je m'émerveille devant la beauté des visages. Dans l'ensemble, les Bengalis sont très beaux. Le passage dans les écoles et les villages. Je me souviens des montages diapos quand j'étais aux louveteaux et aux scouts. Je voyais ces photos avec plein d'enfants... Cet été, ce fut à notre tour. Tellement de choses qui passent, tant d'émotions, de joie avec les rires et les chants. Tant de regards...

Leurs sourires et leurs regards expriment beaucoup. L'enfant qui a pris Chichou par la main et ne l'a plus lâché pour l'emmener chez lui. Les femmes qui sont si fières de nous montrer leurs enfants, nous les mettant dans les bras. Cette femme qui nous serre la main pour nous remercier. Les rires des enfants quand on leur parle bengla et qu'on a un mauvais accent. Cette femme qui me prend par la main pour marcher et me montrer son village. Le regard et le sourire de cette petite fille et de ce petit garçon qui m'ont pris la main et m'ont accompagné jusqu'à la voiture...

Je suis trop émue. Je suis heureuse, je suis triste, j'ai honte... J'ai du mal à me positionner. C'est si beau, tous ces gens autour de soi, ces échanges sans avoir besoin de mots... Ici, on est considéré comme des rois. Mais pourquoi ? Parce que nous sommes nés dans un pays riche, développé. Mais j'aimerais être comme eux, vivre avec eux pour comprendre leur vie. C'est tellement partagé dans ma tête. La honte de prendre la voiture quand on quitte ces gens, le bonheur que nous transmettent ces enfants... Tant d'émotions, de sentiments...

Tous ces enfants qui te serrent la main en même temps, qui se battent presque pour être à côté de toi sur la photo, c'est fou. On voudrait donner la même chose à tout le monde, passer le même temps avec chacun, mais ce n'est pas possible, on est obligé de dire stop. En tout cas, ça fait réfléchir.

On nous traite, avec égards, comme des gens importants : protection de soldats à Chuadanga, interviews thé partie avec les officiels...

Notre hôte porte sa tasse à ses lèvres avec une grande délicatesse, une belle maîtrise qui suggère son long passé de fonctionnaire. Toute une vie pour soulever des tasses de thé. L'un d'entre nous a pris la discussion en main, Nous lui en sommes reconnaissant. Disons que c'est Laurène qui parle, elle a un discours bien rodée, nous sommes tous d'accord pour affirmer que son anglais est remarquable quand il s'agit de présenter la France, le projet, les études.

Les autres peuvent retomber dans leur fauteuil, à l'occasion faire une plaisanterie en français, discrètement, ou non.

Dans les bureaux des responsables scouts, des personnalités locales, au micros de journalistes ou dans les maisons des notaires, nous avons vécu des heures à inventer une complicité d'équipe.

L'improvisation nous plait. Chacun a donné son avis, gestes, murmures et nous décidons finalement que l'homme qui est en face de nous, dont nous ne connaissons rien, mais qui a tout de même trois téléphones sur son bureau, doit trouver sa place sur notre échelle d'évaluation suffisamment haut pour avoir droit à un cadeau. Disons, des cartes postales de notre beau pays. Ou alors un foulard scout pour ce chef qui nous a invité à manger. Une photo, à cet instant, c'est inévitable, mais pour nous, elle a une saveur particulière; c'est l'image de Servane faisant réciter la promesse louveteau à ce gros monsieur joyeux-sportif-actif-copains-avec-tous-amis-du-seigneur.

Cette fois, c'est une interview. Une occasion de s'amuser encore, car il est tard et nous ne sommes pas disposés à répondre sérieusement au journaliste indien qui essaie de draguer Laura. Nous chantons Chevalier de la table ronde, un tube bientôt au Bangladesh et éclairons notre interlocuteur sur les messages d'amour et de paix qui baignent les paroles. Je mets discrètement Babu dans la confidence: « it's a song about wine ». L'euphorie qui nous agitaient et dont il ne comprenait que trop bien la cause (la lassitude) le gagne lui aussi. Il abandonne son attitude sérieuse qui convient au responsable de la délégation franco-bangladaise à Chuadanga et se hasarde lui aussi à raconter une blague au micro du pauvre journaliste qui n'arrivera décidément pas à cadrer l'entretien sur la guerre en Irak.

Babu est un garçon extraordinaire. Tout d'abord, compte tenu des circonstances dans lesquelles nous l'avons rencontré, nous avons apprécié son anglais (il était bon de pouvoir enfin communiquer avec quelqu'un !). Ensuite ce fût son caractère, et puis finalement, il est peu à peu devenu notre ami, témoin d'une complicité Mégagnak.

Quand je pense à lui, des dizaines de ses regards et de ses sourires me reviennent en mémoire. Et puis je le revois avec les enfants. Il avait un don avec eux. Il savait leur parler. Il s'adressait à eux en bengla, je ne sais donc pas ce qu'il pouvait bien leur dire quand il nous présentait, mais les yeux des enfants brillaient et ils lui répondaient à pleins poumons.

« Je suis triste de rentrer à Dacca, avait il dit un jour. Parce que je retrouverais ma place et ça ne sera plus pareil... je ne serais plus le même » Sur le coup je n'ai pas compris, je pensais que c'était un bref coup de spleen... Et puis nous sommes allés manger chez lui, un midi, à l'improviste. Fofo, Laurène et moi. Et là, j'ai réalisé ce qu'il voulait dire. Au début tout allait très bien, et puis nous sommes passés à table. Il a appelé ses sœurs et ses frères pour nous les présenter. Ces derniers semblaient tellement intimidés ! Pendant le repas, Babu a appelé quelquefois ses sœurs... c'était presque en claquant des doigts. Où était passé le Babu ami des enfants et arrangeur de foules ? Le Babu si tendre et attentif ?

A la fin du repas, son père est venu prendre le thé avec nous, et nous avons assistés à une nouvelle métamorphose. Babu se contentait d'approuver en silence, d'un hochement de tête, les paroles de son père. Il était là, les yeux baissés sur son assiette... Où était il, notre Babu au regard fier ? ? ? Et puis nous avons pris congé. Babu est redevenu lui même, la démarche assuré, rigolard, fier, ... mais lequel était le vrai Babu ? J'étais troublée.

Ce regard autoritaire avec ses frères et sœurs, cette place soumise en tant que fils, babu avait un rôle à tenir dans la société qui était sienne, et il parlait de cela à Chuadanga.

Cette place ne l'enchant pas apparemment. Mais que peut il faire sinon se soumettre aux règles d'une société écrasante ? C'est le savoir piégé là dedans qui m'a rendue triste ?

Je n'arrivais pas à concilier ces deux images opposées d'une même personne... et puis j'ai accepté. Oui, nous sommes d'horizons différents, de cultures différentes, et cet épisode est venu me le rappeler. A force de sourires, de regards, de discussions, j'ai concilié les deux tout en laissant place au Babu que j'aime, celui que j'admire, celui qu'il est quand il est lui même –car c'est là, j'en suis convaincue, qu'il est heureux -, celui auquel je pense en ce moment même, le cœur un peu serré de ne savoir si je le reverrais un jour.

Le « Hey, guys ! » de Babu résonne souvent dans ma tête. A ce jour, je suis heureuse d'avoir connu un garçon très bad-trippeur pour toute sa personne... Un peu plouc quand il se penche sur ses insectes, ses fleurs et ses plantes qu'il aime tant...Lorsqu'il nous explique pendant de longues minutes le nom et la particularité de telle ou telle fleur (et que je lui disais « oui, oui », sans rien comprendre du tout), lorsqu'il nous raconte ses soirées sur le toit, seul, à admirer le ciel (un Fofò tout craché !). Enfin, un peu Aristos quand il se ballade avec son écouteur de portable dans la poche et qu'il marche dans la rue avec cette assurance, cette classe qui m'ont fait rire plus d'une fois. Oui, ce garçon est un peu tout ça... et énormément tout le reste, tout ce que je n'ai bien sûr pas dit.

« Abar dekha Hobe », il me semble que se soient les derniers mots qu'il m'aie dit. C'est également ce qu'il a marqué dans son mail. Oui, Babu, mon ami, à bientôt ! Je veux y croire... Je veux y croire.

Une lettre des rovers, souvenirs d'une soirée qui reviennent. Soirée mémorable, sûrement la meilleure depuis le début. Nous étions tous ensemble dans la salle commune, les rovers nous avaient préparé le repas. Chacun avait préparé quelque chose. Fous-rires, émotion, échange de cadeaux, discussion... De vrais échanges, quasiment pour la première fois avec eux, juste quand l'on doit partir. Des liens se sont créés, en si peu de temps...

Et premiers adieux. Départ de Chuadanga. Petit dèj avec les rovers. Ils nous accompagnent jusqu'au car, nous serrent la main. Leurs regards... tant d'amitié ! Ils nous font des longs discours en expliquant qu'on va leur manquer : « we are friend ! ». Oui, nous sommes amis, en si peu de temps. Derniers mots, dernières poignées de mains. Derniers regards, un bisou envoyé à travers la vitre du car... Et premières larmes, en regardant ce paysage si magnifique, en écoutant cette musique, en pensant à ces gens.

Il pleut , fais chier....

-Baaaahhh, c'est normal, _c'est la saison des pluies !!!

-ouais , mais la, il pleut quand même depuis quelques jours, au moins deux, j'en ai ma claque , j'ai mis du linge a sécher avant hier et il est même pas sec ...

- t'avais qu'a l'étendre correctement gros bêta... t'as entassé au moins trois t-shirt...

-Ohhh ils sont louuurds ces mecs !!!

vous avez pas bientôt fini de faire les mémés

avec vos histoires de chiffons ;

vous pourriez plutôt vous dépêcher de vous lever , l'aube va bientôt poindre de derrière l'horizon ...

Alors attention fermez les yeux, j'ouvre le rideau :

ooooooooooooooooooooohhhhhhhhhhhhhhhhhhhhh (tous ensemble)

ba

la ville nage sous trente centimètres d'eau... la mousson quoi !

C'est dans ce genre de contexte que nous sommes partis un matin du mois d'août avec frère guillaume qui n'était alors pour nous qu'un étranger, un blanc.

Le départ s'est fait très vite , et on est monté dans un petit bus ; tout décoré avec pleins de tapisseries au mur au plafond sur les sièges par terre...

Il faut dire je crois, que ces petits bus, ils vont très vite, et remuent beaucoup; ils se faufilent sur les artères encombrées entre les rickchaws, les voitures ,les charrettes a bœufs, les camions et les gros cars.. ;

Il faut dire aussi qu'il pleuvait beaucoup, que Dacca baignait sous les eaux, que l'on était fatigués par moment, chacun a notre tour.

On dévisageait frère Guillaume, Il était drôle et impressionnant, on parlait de tas de choses, des entreprises étrangères qui s'installaient massivement au Bangladesh, qui exploitaient sans aucune retenue les ouvriers, et qui pourtant subviennent déjà au besoin de tant de familles, on parlait de leur communauté, dont on parlera souvent ... on parlait des scouts qui nous avaient montré leur pays...

Mon ventre gargouillait avec une intensité croissante, au fur et a mesure des bosses et nids de poule, des virages a gauche, des virages a droites et des rivières. Il commençait son long travail de torture, déjà j'avais du mal à tenir la discussion tant je devais gigoter sur mon siège , au rythme des aléas du car...

Après une heure de voyage je ne pouvait marcher sans la crainte imminente d'une fuite, la pluie transperçait nos vêtements, la mousson était plus violente que jamais encore. Frère Guillaume trottait devant nous hélant des chauffeurs de rickshaws, j'étais à moitié perdu n'ayant pas compris les explications. La montée d'un escalier fut super douloureuse, a chaque marche je me sentais prêt a exploser mais je ne pouvais m'empêcher de rire imaginant le jour où je raconterai ce moment lors du montage diapo. Nous nous retrouvâmes sur ce rickchaw, avec Laura ne sachant pas où on allait mais on y allait, et à toute vitesse . Les ruelles n'étaient pas goudronnées et le chauffeur ne pouvait voir les briques et les trous noyés sous 15 cm d'eau. Je vous laisse imaginer l'état de mon bide à ce moment là. J'avais appris un mot avec les scouts, très approprié : dahhierra alors étant à bout, je le gueulais au chauffeur, DAHHIERRA, DAHHIERRA please STOP ! ! ! et il comprenait bien le gars, et il prenait un malin plaisir à aller encore plus vite. Il faisait ça en se marrant en plus avec un sourire radieux... et là paf, une blonde. Avec une belle robe rouge sous un parapluie. Dans cette rue déserte, inondée. Elle nous à souri. Elle nous à dis d'une manière relativement suave Hello you... et puis paf on est reparti avec la même pluie les mêmes briques et mon même mal au

bide. Jamais compris. C'était comme ça que j'imaginai le Bangladesh dans mes fantasmes. Je me croyais vraiment dans un film.

Et c'est comme ça que nous sommes arrivés à Mymensingh, chez les Frères de Taizé, où nous avons rencontré des jeunes logeant au ashram des frères.

Un passage à Taizé : revoir Frère Pedro, et revivre la paix des chants de Taizé le temps d'une prière. Ca y est, je suis dans la jolie et simple chapelle de Mymensingh, ou sur le chemin qui longe le Brahmapoutre à 6 heures du matin. Je suis dans ces moments de recueillement, pour prier pour certains ou au moins pour digérer et revenir sur ce que nous découvrons au fil des jours. Les explications de Johannes, la religion vécue au quotidien au Bangladesh par les chrétiens, les musulmans, les hindous : on aurait du mal à rester indifférent et c'est l'occasion d'une remise en question ou au moins en perspective de ses convictions et de ses doutes.

Je me souviens de ce soir où j'ai su que Dieu existe. Mais pour moi Dieu n'est pas une personne, quelqu'un qui se place au-dessus de tout. C'est plutôt un mot qui désigne une « manière de penser », des valeurs dont l'homme a besoin. Il représente la paix, l'amour, le respect, le partage, le pardon... Ce sont des bien grands mots, c'est vrai, mais ils sont pourtant profonds. Croire en Dieu, ce serait alors croire en ces valeurs, et vouloir qu'elles puissent naître en chaque homme, pour améliorer le monde. Et vivre sa foi, se serait alors tenter de faire vivre ces valeurs qui sont en nous, concrètement.

Oui, les frères de Taizé ont une foi immense, je pense, pour passer au-dessus des difficultés et pour donner l'importance aux petites choses de la vie. Et ici, ce sont les gens qui les font tenir. Ces gens si chaleureux, si accueillants, comme cette fille qui est venue vers moi pour me donner une rose, comme ça, dans la rue...

Les Frères de Taizé, des noms qui resteront gravés... Frère Guillaume...

Frère Guillaume est un homme de vécu. Il est aussi un homme de savoir. Mais avant toute chose, frère Guillaume est un homme d'Amour.

Il pose sur le monde et sur les gens un regard d'Amour, et sous ses yeux brillants chaque chose se transfigure sous ce qu'il y a de plus beau.

Parce que chacun se sent aimé en sa présence, alors chacun l'aime à son tour. Oui, frère Guillaume sème l'Amour. Il voyage, inlassable pèlerin de l'espoir.

Il va voir les plus pauvres, les miséreux, les enfants, les malades, et toujours leur apporte cette chaleur dont ils ont tant besoin. Frère Guillaume a compris que le besoin premier de l'homme, ce n'est ni l'argent, ni la nourriture, ni la santé –mentale ou physique -. Non, pour lui, le besoin premier de l'homme, c'est bel et bien l'Amour. Se sentir aimé en tant que personne. Pouvoir parler et être écouté, c'est ce que désire tout homme sur cette terre.

Ce qui fait la force de frère Guillaume, c'est bien son contact humain. Il sème des sourires à foison, il donne une lueur d'espoir là où il n'y en a plus depuis longtemps.

Il va monter dans un rickshaw et à sa descente il connaîtra toute la vie du conducteur (ce dernier s'étant senti honoré car non seulement un blanc lui a parlé, mais en plus il s'est intéressé à lui !).

Double de cette capacité d'écoute et de parole, frère Guillaume a la Foi. Une Foi dont j'ignorais jusqu'à l'existence et qui s'est révélée sous son plus beau jour. Combien de fois a-t-il récité le Notre Père en compagnie de malades, de désespérés, de prisonniers ?

Oui, je l'ai vu, et chaque fois je ne pouvais être qu'admiration devant un tel homme.

Sans parler de cette joie, de ce bonheur simple et pur qui semble le submerger constamment. Frère Guillaume se donne, corps et âme, dans tout ce qu'il fait.

Un épisode me revient souvent en mémoire... Nous étions là à tenter d'apporter quelques touches de couleur à un temple Indou en délabrement total. Il avait conscience que notre travail serait dérisoire, mais c'était pour la symbolique, qu'il disait. Il pleuvait. Il pleuvait des trombes. Et je le revois, ruisselant de sueur et d'eau mêlée, le visage radieux, à chanter inlassablement « Alléluia » sur tous les tons possibles imaginables. Quand le travail fut fini, il se mit au centre du lieu de fête et les bras en croix, la tête levée au ciel, il lança un Alléluia heureux et victorieux. Ce cri, comme une explosion de vie au milieu d'un centre renaissant de ses cendres pour une part, une toute petite part... Comme une petite braise, une rose au milieu des orties. Notre travail, on doit bien l'avouer, fût dérisoire.

Et cet homme, si bienveillant, luttant contre l'insurmontable... Cet homme, finalement, se perds bien vite dans la foule immense... Il juge lui-même ses actes dérisoires, il sait qu'il lui est impossible de changer la face du monde. Mais, croyez moi, il change pourtant le monde pour de nombreuses personnes. Le temps d'une vie, d'un regard, d'un sourire, frère Guillaume change la vie des gens... et c'est là sa plus grande richesse.

Pour passer à une description plus concrète, je ne pourrais pas donner son âge. Ni la couleur de ses yeux. Je peux juste affirmer qu'il a l'âge des sages, des hommes qui savent ce qu'est la vie... et ce qu'est la mort. Quant à ses yeux, ils ont la couleur de l'espérance, et ils semblent sans cesse sourire. Frère Guillaume a un regard très particulier, un peu dans le vague, comme toujours porté vers l'ailleurs. Peut être pour mieux voir au-delà des choses ?

Encore une anecdote. Alors que nous « visitons » un hôpital, frère Guillaume nous dit qu'il y avait fait un séjour pour cause de paludisme, quelques années auparavant. Et voici ce qu'il nous en dit, avec un grand sourire et une pointe de fierté : « C'était magnifique ! Vous savez, j'ai eu la chance d'être placé dans une chambre au-dessus du bureau du directeur... ce qui fait que le jardin en-dessous était mieux entretenu que le reste de l'hôpital. J'en avais de la chance, j'avais un joli jardin à admirer ». N'est-ce pas une formidable leçon de vie ? De regard à porter sur le monde ?

Nous avons eu la chance de croiser cet homme. Pendant près de deux semaines il fût notre guide dans ce monde inconnu qu'était pour nous le Bangladesh. Avec une patience infinie, il nous a montré le pays pour lequel il œuvre ... sans artifices, seulement guidé par son cœur et sa foi. Parfois, il se mettait à nous parler en bangla, puis il répliquait en français à un bengali... Il était comme ça frère Guillaume, fallait pas s'étonner. Juste en rire. Et puis admirer sa fraîcheur préservée malgré les choses terribles qu'il a sans doute dû affronter, qu'il affronte encore chaque jour. Il ne nous a rien caché. Il nous a emmené avec lui dans une école Coranique, dans un Hôpital, il nous a fait rencontrer des personnes fortes, nous a enseigné son pays. Il a emmené certains d'entre nous dans des bidons ville, d'autres encore faire une visite à des prisonniers... Il nous a montré la vie telle quelle est, sans artifices, mais avec ce regard merveilleux qui la rends tout de suite plus belle, plus supportable.

Voilà ce que je peux dire de Frère Guillaume aujourd'hui. Demain sans doute aurais-je encore d'autres remarques, d'autres pensées... et après me rendrais-je compte que j'ai encore oublié quelque chose. Mais ce que je retiens sur l'instant, c'est l'image de cet homme. Et de ses enfants des rues se ruant à son encontre, les yeux brillants de bonheur, avec ces sourires si pleins de soleil... ces enfants hurlant en le voyant arriver : « frère guillaume, frère guillaume !!! ». Que de joie pour une personne, que d'amour autour d'elle, comme si des fleurs poussaient sur la trace de ses pas. Ce que je retiens de cet homme, c'est la manière de donner, de se donner, qui est tout simplement exemplaire. C'est la Joie et l'Amour, c'est la foi que transmet sa personne. Ce que je retiens de lui, c'est la réelle impression d'avoir croisé un ange. Un ange qui est venu bouleverser ma façon de penser, d'agir, de garder le silence. Et quand on dit que la Foi est capable de soulever des montagnes, je vois soudain ce que ça veut dire. Sa Foi, en tout cas, est capable de sauver bien des gens, et de les ramener à eux même lorsqu'ils se sont perdus.

Je ne sais pas si ce frère se rend compte de tout le bien qu'il a fait autour de lui. Et s'il l'entrevoit, il dirait dans un sourire modeste que c'est naturel, que c'était sa vocation, qu'il ne fait que donner un peu de son temps... je suis sûre qu'il dirait quelque chose comme ça. Et moi je garderais le silence, trop impressionnée pour pouvoir parler. Jusqu'à ce qu'il me mette à l'aise comme il sait si bien le faire et que nous nous mettions à chanter « Alléluia » d'une manière aussi convaincue que désaccordée.

Je pense que cet homme a laissé une profonde marque en mon âme. Pour terminer, je voudrais juste lui souhaiter bon courage... et si le Dieu auquel il croit si fort existe, surtout qu'il prenne bien soin de lui. En tout cas, pour tout ce qu'il aura apporté –comment a t'il pû tant faire en une seule vie ?-, Frère Guillaume sera inscrit dans l'Eternité. Car il est des choses qui ne meurent jamais.

Frère Johannes est cet homme au savoir immense, ce sage que chacun vénère mais qui en intimide plus d'un – malgré son extrême gentillesse -, ce lac placide et calme dont le vent peut parfois venir à agiter les profondeurs. Frère Johannes a tout d'un sage : un peu philosophe, un peu à l'écart du monde, un peu artiste, tout en lui font de sa personne quelqu'un de calme, de posé, de discret. Quelqu'un qui avance pas à pas, sûrement, et dont les actions changent une partie du monde.

C'est avec lui que j'ai été en contact avant le départ au Bangladesh. Déjà ses mails avaient quelque chose de tendre, de rassurant, et à l'inquiétude de notre mail (quand le projet avec les scouts s'annonçait compromis), il avait aussitôt répondu en nous parlant en ces termes : « Chers petits scouts malheureux... ». C'est tout lui, ça : un humour discret, une pointe d'ironie et une infinie tendresse... Et maintenant que je le connais, que je revois son visage, c'est un sourire chaleureux et des yeux brillants derrière des lunettes qui me reviennent en mémoire.

Si Frère Guillaume va vers les gens, j'ai l'impression que frère Johannes les laisse venir à lui. Mais dès l'instant où ils vont le trouver, ils peuvent être sûrs d'avoir une oreille attentive, une épaule sur qui s'appuyer, une main secourable. Parfois, c'est ce que les gens demandent... juste une présence. Frère Johannes est bien souvent cette présence.

Comment oublier cette foule de gens attendant chaque jour de se confier à l'un des frères ? C'est lui qui les accueille, toujours avec la même patience, et qui les écoute. Bon, j'exagère, il n'y a pas toujours une « foule » de monde. Mais il y a toujours du monde. Parfois une famille entière. Parfois seulement une femme, une malade, quelques enfants... Il n'y a jamais personne à cet endroit, jamais. Je suis admirative devant frère Johannes. Je me suis demandé bien souvent comment il pouvait faire. Comment écouter sans cesse avec autant d'attention, jour après jour, les malheurs de ces gens ? Comment fait-il pour partager leurs problèmes sans en être lui-même submergé un jour ? Sans craquer devant tant de détresse ?

Mais frère Johannes ne fait pas qu'écouter. Il bâtit également.

Et son œuvre est bien plus grande que quelques écrits, que quelques phrases, car elle s'inscrit dans la vie même. Et il a beau avoir écrit qu' « il n'y a rien de beau dans la misère », si la manière dont il nous les a présentés n'a pas quelque chose de beau ; et si les hommes qui vivent et assument cette détresse n'ont pas une fierté qui force l'admiration ; bref, si ce qu'elle engendre n'apporte pas parfois le meilleur et le plus profond de l'être humain, alors, j'en suis certaine, frère Johannes aurait abandonné depuis longtemps. Mais il continue.

Preuve que parfois des fleurs poussent dans les taudis, et des vagabonds en guenilles se font rois. Pendant ce temps, le sage sourit...

...Et à Mymensingh, la joie persiste.

L'ambiance était très joyeuse tant à la Taizé House qu'au Community Center, lieu d'accueil des personnes handicapées et de leur famille créé par les frères. Visitant de jeunes handicapés en rééducation, des gens dans les quartiers les plus pauvres de cette ville et même dans les prisons, arboraient une joie de vivre, un enthousiasme communicatif qui me toucha profondément, dans ma vision de la vie.

Un chant bengali, souvenir de tous ces moments de bonheur :

Sur le chemin, Frère Guillaume, entouré de pleins d'enfants, qui plonge dans la rivière en caleçon. Et avant qu'on ait eu le temps de comprendre, rire de voir ces 5 garçons lui frotter la tête avec du savon et l'éclabousser.

Après un repas à l'Arche, Eléonore qui met de la « musique disco », comme elle dit. Et tout le monde qui se met à danser. Voir les enfants accueillis si heureux, et rire de voir Chichou et Fofo danser comme des fous avec eux.

Un après-midi « open house » au Community Center : De la musique, des chants, de la danse, des rires, des sourires, de la fête...

Et la dure réalité... d'un pays qu'on voudrait changer...

Je regarde tes yeux et cet incendie où ta vie se consume.

Pour l'instant, ça ne fait aucun doute. Je ne pense pas encore que s'ils devaient mourir un jour, de cette mort auquel je pense, cela serait fait depuis longtemps. Je ne parle pas forcément de la fièvre qui t'affaiblit, je ne parle pas de la mort physique. Celle-ci t'attrapera un jour ou l'autre et probablement ici mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je crains de voir mourir tes yeux d'un instant à un autre, j'oublie que tu es là depuis très longtemps, qu'il ne s'agit que d'une heure comme une autre pour toi. Et moi qui viens de découvrir ton enfer, je m'attends à voir d'un instant à l'autre s'éteindre dans tes yeux cette lumière intense, trop intense pour ce lieu.

Nous avons vu la misère mais ce mot ne signifie rien. Ou plutôt, c'est ce mot qui est tout, l'intérieur, le contenu, je n'ai jamais osé le comprendre.

Ce que j'ai vu jusqu'à maintenant, dans la rue, dans l'hôpital, dans la saleté, la maladie, la haine, l'envie, les plaies, les haillons, et la peau et le sang et la boue c'était ce mot. Et je m'en servais comme d'un mur d'enceinte, comme on m'avait appris à le faire.

Une protection, il faut bien l'appeler ainsi, on m'a aidé à l'élever brique par brique jusqu'au jour où, je n'ai plus pleuré en passant devant le mendiant, déjà je n'étais plus un petit enfant. Celle que je ressors à la première occasion depuis, qui me permet de prendre mes distances avec les images atroces de la télévision.

Encore un mot, atroce, que l'on peut prononcer dans les salons en prenant le café.

Depuis que je suis ici, j'ai utilisé ces boucliers pour me défendre contre la réalité. On m'avait expliqué: tu vas voir des images dures, choquantes: c'est la misère. Maintenant tu es au courant, ne te laisse pas mordre, ne te laisse pas agresser, tu vas pouvoir promener tes yeux tranquille sur tout cela, tu sais ce que c'est, on t'a appris, c'est ce mot, ta protection: la misère, et les autres: l'injustice, le malheur, la cruauté, etc, etc

Voilà, tout cela vient d'éclater en morceau. Des brèches, sûrement, tout ce que nous avons vu les semaines précédentes a entamé mon solide mur d'enceinte. Il est par terre.

Enfin.

Je suis tout nu maintenant, je peux te regarder, derrière tes deux épaisseurs de barreaux.

Ton histoire, les faits importent peu ou alors seulement inconsciemment.

De toute façon, tu n'as rien à faire ici.

Tu as les yeux bridés des Garos qui sont fait pour rire mais tu pleures. Tu es jeune homme encore et tu portes tout le poids de ces 12 ans passés dans la prison.

Frère Guillaume nous raconte ton histoire, et celle de tes amis qui partagent ton enfer. Il explique votre condamnation à trente années d'enfermement pour avoir défendu votre village et vos terres. Certains d'entre vous n'étaient pas là quand les Bengalis sont venus vous chasser et que vous vous êtes battus. L'un de vous avait treize ans, un autre plus de soixante quand le juge a décidé de briser vos vies.

On ne peut pas espérer quelque chose de la Justice ici. Malgré les efforts de Guillaume pour obtenir du magistrat la signature qui vous permettrait d'engager une révision de votre procès, malgré les sacrifices de vos familles pour réunir l'argent exigé par les fonctionnaires, votre sort ne s'améliorera peut-être pas.

Mais tout cela maintenant n'importe pas. J'étais à l'extérieur et je pouvais comprendre ces paroles, je croyais du moins, et pour chaque nouveau fait qu'évoquait Guillaume je croyais voir ce creuser un puits où venait se loger toute leur haine.

Mais il y a un moment où l'inhumain ne se comptabilise plus en décisions d'injustice.

Je suis impuissant en face de toi, et pourtant, je crois que n'ai jamais été aussi juste dans mes sentiments; je sais que c'est le seul comportement acceptable, le silence. Dans quelques

minutes je serai reparti, mais en attendant je te l'offre: toute ma nudité d'homme, ma détresse, ma présence.

Ce que je n'arrivais pas à offrir aux gens jusqu'à maintenant.

Dans cette grande salle, des centaines de personnes peut-être, qui crient à travers les épaisseurs des barreaux; des dizaines de conversations, un bruit douloureux.

Et puis cela descend doucement du ciel,

Frère Guillaume chante.

J'ai l'impression que tous les gens se taisent, c'est certainement faux. Mais on n'entend plus rien. Il n'y a plus que nous : Frère Guillaume, Johnney, les prisonniers, Christophe et moi. Il n'y a plus que des hommes

et nous chantons.

Tant de sentiments, tant de petits délires, tant de souvenirs, comme les méga gnak et méga lose ; les bisous ; les Jack servane ; les phrases en bangla telles que « Ek paket ORS nin » ou « gar gar kore kuli karoon » ; les chants de Taizé comme le Magnificat et autres... Toutes ces petites choses qui nous rattachent à ces personnes pourtant si loin, et qui font qu'ici, quelque chose de particulier nous lie, les 6 compagnons, même si ce voyage a été différent pour chacun.

Et le départ du Bangladesh. On est gêné, on ne sait pas comment se dire au revoir, comment se serrer dans nos bras tout en mixant nos deux cultures et en les respectant. Les larmes viennent, c'est difficile de les retenir. On commence à connaître des gens, on s'attache, et déjà il faut partir, et se dire que peut-être, on ne les reverra jamais. Ce sont des amis. Mais en même temps, avons-nous vraiment conscience de nos différences de cultures et de mode de vie, dans un contexte tel que celui-ci ? Peut-être pas vraiment... Mais qu'importe ! Je ne veux pas partir. Je veux rester avec ces personnes, les connaître mieux. J'aimerais qu'elles puissent venir en France, pour passer du temps ensemble et leur faire découvrir notre pays, notre univers. Pour que comme nous, ils puissent connaître nos deux cultures. J'ai envie de les prendre avec moi dans mon sac. Je suis heureuse, et un peu triste.

Entrer dans l'aéroport, les voir au dehors, à travers la fenêtre, nous faire coucou. Avoir envie de retourner avec eux pour rester encore un peu, juste quelques jours, quelques heures... Et ne plus les voir.

De tout ça, plus de six mois après restent beaucoup de souvenirs de paysages somptueux de rizières, des champs de jute, des palmiers, des embouteillages monstrueux de Dhaka ..., des sensations aussi... Des odeurs et des couleurs que l'on ne retrouve que rarement dans notre quotidien ici.

Manquent encore d'autres odeurs, manquent encore les rain trees, ces arbres immenses et magnifiques qui se dressent le long des routes, l'atmosphère particulière du chemin jusqu'à Taizé à 5h30 du matin le long du fleuve Bramaputra, qui contraste avec le cahos de Dacca, manquent encore le vert intense des rizières, les ananas, les mangues, le dal, les oiseaux de Taizé, les Rickshaw.

Restent les souvenirs des longues heures assis devant de respectables personnalités à goûter le plaisir du thé au lait -plaisir partagé plus ou moins intensément selon les compa-

Nous en avons fait un jeu. Maintenant, je ne me souviens plus de l'ennui, je me rappelle ce que nous avons essayé d'en faire, avec de l'insouciance, de l'impertinence, de la joie.

Je ne vais pas continuer à raconter ces histoires. Ici, je pourrais énumérer une liste de petites anecdotes qui ne feraient peut-être rire que nous, c'est bien dommage. J'ai pourtant une envie irrésistible de parler des surnoms que nous avons trouvés à chacun de nos interlocuteurs, mais au mieux, ça vous ferait sourire. Vous n'avez pas vu les oreilles poilues de Mr Sellim frissonner quand il souriait. On vous pardonnerait donc.

Pour nous il n'y a aucun problème. On pourrait faire le test: on pourrait juste évoquer les poils dans les oreilles de Mr Sélime et vous verriez les rires de Laura s'envoler instantanément. Vous resteriez un peu à l'écart. Un sourire un peu gêné.

C'est comme, ça.

Voilà, vous voyez: cela s'est glissé insidieusement dans ma petite histoire, sans trop prévenir. Cette incompréhension, cette distinction implacable entre vous et nous. Ça tombe bien, c'est ma conclusion, je vais pouvoir en finir. C'est une conclusion un peu banale, une évidence, mais j'ai envie de la souligner. Pas pour vous faire de la peine bien sûr, mais parce que je crois que ça nous fait un peu plaisir, à nous six, depuis le 27 août..

Et enfin, parce qu'on est pas obligés d'aller au bout du monde pour trouver des gens biens... Et parce que quitter le Bangladesh, c'est aussi la conclusion d'un parcours chez les scouts, qui a fait de nous une partie de ce que nous sommes aujourd'hui...

Suffit d'aller à un patelin de chez nous... Première à droite, le portail blanc, quelques heures de retard... on sonne... et nous voilà à faire le bilan du bilan du bilan grâce à l'intermédiaire de, justement, un intermédiaire. Trêve de taquineries, Luc et Christine, ce sont nos anières ; et peut-être un jour me rendrais-je compte à quel point nous leur devons tant de choses. Eux qui ont vu notre équipe naître, s'agrandir, mûrir et prendre son envol. Eux qui ont crû en nous et qui nous l'ont si bien montré... Parfois le silence est bien plus fort que les mots, aussi je ne chuchoterais qu'un « merci », mais un merci rempli de tant de reconnaissance qu'il n'en sera que plus immense.

Et parce que la vie est faite de rencontres et d'échanges qui se font et se défont, parce que le Bangladesh et nous on s'est apprivoisés et qu'on a tissé des liens,

Merci à Jony (Mousse), Rupa (Dame Bertha), Kalèque (Lipton Yellow), Akmol (grosses joues), Babu (assurance tout risque), Bappi (simplet), Shirazur (Bô gosse), Shoriful, Shima, Shimul, Mister Prince, Mister Mophis (Mister chelou), Mister Sélime (Poils aux oreilles ou petites moustache), Mister Jackil (gras du bide), Frère Guillaume, Frère Franck, Frère Pedro, Frère Johannes (Frère Eric), Jonnhey, Augustin, Lincoln, Tapon, Le Japonnais, Freidin, Dominique, Super, Le faux barbu, Hasan, Sohel...

Et je garde au fond de moi tous ces visages : celui de ces deux petites filles d'un village, celui de ce petit garçon qui nous a aidés dans la bibliothèque, celui de cet autre enfant qui ne quitte pas Frère Guillaume, celui de Cléopas le sculpteur sourd et muet, celui d'Eléonore qui vit à l'Arche, celui de Bonne Tête, celui d'Arif le musicien du Community Center, et celui d'Auny, mon ami de deux jours... la multitude anonyme des visages que nous avons croisés tout au cours de notre voyage.

Comme le dit Frère Guillaume : Les Bengladeshis sont des hommes de cœur, c'est ça la beauté du Bengladesh...

Au revoir Mymensingh, Chuadanga, Dacca...

Au revoir Frères de Taizé et rovers...

Au revoir beaux paysages, nature, rizières, étoiles, palmiers...

Au revoir villages, écoles, enfants...

Abar dekha hobe, Bengladesh....

Il était une fois, 6 Kompas de kompettes tout habillées de vert, qui décidèrent de partir dans un pays fort lointain assorti à leur chemise...